

Ce que fait Monique Deyres n'appartient qu'à elle. Il y a chez elle une singularité, un mouvement intérieur, une ampleur qui ne doit rien à personne. Elle provoque l'étonnement, qui est au commencement, qui demeure, se perpétue.

Il paraît impossible de réduire à une interprétation unique la lecture d'une œuvre qui par sa nature même est en perpétuelle formation. Il faut donc prendre le parti de la saisir dans son déroulement qui ne s'arrête pas forcément dans les chemins de l'art actuel et tenter de donner accès à une signification. Mais il arrive qu'une œuvre menée loin du bruit et du tapage embrasse sans le vouloir l'esprit du temps.

Une œuvre qui sent la terre, en plein accord avec un monde qui a fait souche ; un désir de relation directe où la vue n'est pas prépondérante. Elle met en place un dispositif sensoriel qui ne prend appui que sur les propres gestes de la terre. Cette démarche est rigoureuse, obstinée, elle s'entête à revenir, à soumettre sa recherche à des épreuves sans cesse renouvelées.

Elle a su se porter au cœur même de la pensée qui se joue secrètement à travers elle. Son aventure est de cela, un lent et capital travail sur la collecte, qui semble renouer avec des savoir-faire perdus, l'observation d'éléments végétaux, terre, cendres, pollen, bois comme ces découvertes extravagantes et excentriques ramenées de voyages d'explorateurs lointains.

Depuis le début, elle poursuit avec une volonté tenace les fils innombrables qui se tissent et s'entrecroisent à tous les moments de sa recherche bucolique ; où elle mêle sans préjugés sa passion pour la nature et celle pour l'ordonnance, la construction, l'édification mentale d'un jardin contemporain, un "paysage-jardin" imaginé, rêvé. C'est avec et contre le temps, dans le temps que se construit cet espace, exercice exigeant et incessant, comme une longue chronique de ses longs et patients dialogues avec le naturel végétal et minéral. Elle a cette façon d'être à l'ouvrage, de composer avec les exigences de sa besogne, de faire place pour les gestes durant lesquels des rapprochements s'esquissent (matière et couleur) des décisions mûrissent, des projets se préparent. Tout est relié au lieu où elle vit, en passant par Budapest via la Garonne, une géographie personnelle, une carte olfactive qui attend pour se livrer la persévérance, la patience de ses mains alertes.

Des arrêts, des attentes, des lenteurs où ne cessent de s'insinuer les "manœuvres" de son matériau de prédilection, qu'elle réinvente et libère d'une énergie soudain inestimable, d'une fraîcheur oubliée, sans doute jamais connue.

Elle impose au végétal des outils, des méthodes qui sans elle resterait "désœuvré". Qui se plaindrait de trop attendre l'équilibre de ce qui bouge peu ou pas, à faire advenir lentement la matière.

La nature entre ses doigts est docile, propice aux manipulations les plus élémentaires : compression, séchage, broyage. Elle plante le décor d'une terre inconnue, donne naissance à une ordonnance, qui sonnent les retrouvailles du poétique et du "sculptural" dont les premières mesures s'appelaient "jardins à la française".

Dans les premiers temps de son parcours/matière, elle laisse les lianes d'un kiwi se frayer un chemin dans les mailles aérées d'une toile, pour recommencer une histoire, passer le temps comme elle ; ranimer la continuité, l'unité.

Un rapiéçage dont le châssis annonce le carré, la géométrie des compartiments, la classification, les voiles de soie qui viendront plus tard. Un jardin, comme toute œuvre humaine est un "opéra", une œuvre, un travail en train de se faire et se défaire.⁽¹⁾ Elle discipline "son jardin", le divise en motif géométrique notamment dans "Hors-sol n° 2" instituant des rythmes, des correspondances et des oppositions, un jardin secret, comme un "studiolo" fermé, ceint de murs, surface plane divisée en plates bandes, donnant l'impression d'être au-dessus du sol, en suspension malgré la structure (carrés métalliques) qui ordonnent une classification interne des herbes, mousse, terre, fleur, qui en fixent l'assise.

Cette division en module répété semble avoir pour vocation d'effacer le désordre, la matière éparse que Monique Deyres traque avec minutie selon le cycle des saisons. Elle articule la réalité qui éclate en pensée, pensée qui tourne en mouvement presque stellaire.

Une mise en ordre du végétal en petits carrés, une façon d'enfermer des morceaux de terre devenus plénitude, épaisseur, espacement d'un temps proche de l'immobilité. Germination, collecte, cueillette donnent corps à des objets-sculpture, que la nature ne soupçonnait pas. Elle y met son corps, invitant le nôtre à une méditation d'ordre poétique proche de ces hauts lieux architecturaux et monumentaux de l'histoire des jardins.

Petit à petit, le carré et le rectangle s'imposent, associés en panneaux où le végétal et le minéral se pétrifient, figés par la cire et autre alchimie de sa composition. La matière est suspendue au-dessus de la forme.

Moins disciplinée la surface se couvre de hiéroglyphes, de signes inconnus, d'herbes, feuilles, pétales, tiges poussées n'importe où, expression d'un moment donné, d'un flux interne. Elle nous met en demeure, en attitude de dévotion face à des sortes d'autels austères, où la texture, sa profondeur accroche la lumière, se laisse mordre par elle. Jardin suspendu, perçu de l'intérieur, lieu d'offrande, dépouillé, sans ornementation, menant aux confins d'une perception élémentaire en train de nous surprendre. C'est l'entrée d'un éclat de lumière : jaune, bleu, rouge, brun, peut-être un des plus beaux soirs d'été. C'est la terre qui affleure, on ne la retient pas, elle est source de promesses, elle se laisse saisir.

Cette posture de face à face est reléguée lorsque Monique Deyres propose à notre déambulation des sortes de portique, structure en voile de soie ou d'acier, dans lesquels se découpent à nouveau des carrés de matière inerte ou vivante, notamment dans "Hors-sol n° 3" présenté à la Villette, d'un côté les racines, la terre sombre et de l'autre, dans la grille et l'écran blanc transparent, une herbe verte pousse, comme ces végétations à l'assaut des murs à la verticale.

Rien d'artificiel ou de technologique dans la conception de "Hors-sol n° 3", juste une installation

qui requiert un peu de soin, un jardin "relevé" où se devine le négatif/positif de toute germination en train de se faire.

Une remontée de la nature originaire qui se hisse à travers le maillage d'acier, d'un côté la terre noire, de l'autre le fourmillement en action, la vie à vif.

Il y a glissement du sol au mur, Monique Deyres s'attache dans les grands voiles de soie recouverts de cendres et de terre, capteurs de lumière, paysage minimal, à exprimer une présence, du visible, présence vibrante, dont l'éclat de la transparence nous conduit au seuil, du temps d'une autre époque. Les cendres ainsi déposées, comme une parole tue, sont aussi un espace ouvert. Les voiles se succèdent et se superposent, nous pouvons entrer dans l'objet et en sortir, témoins d'un lieu, d'un événement. Verticalité et profondeur se lisent simultanément, une lumière s'annonce et nous embarque avec elle.

Pas vraiment tableau ou pratique picturale, voiles et cendres se réfèrent plutôt à des instants donnés, à l'idée de nos marches au milieu des terres et des poussières du monde. Monique Deyres interroge un certain dehors, elle réactive une façon d'être à la nature, préoccupée de dérouler son chemin de ronces, de lilas, de roses, que le vent disperse sur ses voiles.

On voit combien la relation qui noue chacun des fils à la trame foisonnante des autres, fait de cette œuvre, une mémoire de nos routes étoilées qui se nourrissent du bruit infime de tout ce qui touche à la vie, à son frémissement.

Tous les soins que prend Monique Deyres visent à révéler les infinis et délicats passages d'une saison à l'autre, les voisinages des formes issues d'une pratique familière de la nature.

Elle a cette liberté d'action qui la démarque de toute "catégorisation" esthétique précise.

Sa pratique se fonde sur la mise en évidence des qualités qui articulent cet élan vers les choses et celui de les ramener à nous.

D'un bout à l'autre, son œuvre est régie par l'usage d'une langue symbolique, celle de l'homme et de la vie, sans mots inutiles, sans maquillage.

Élisabeth CHAMBON

Consevateur du Musée Géo-Charles - Novembre 1998

⁽¹⁾ Philippe Ny "La plaine de vérité", le jardin art et lieu de mémoire, Vassivière-en-Limousin, les éditions de l'imprimeur, 1995.